

MEUTRES EN SÉRIE  
AU CAMPUS



Michelle Maire

# Meutres en série au campus

*Roman*

Éditions Persée

## Du même auteur

*Le Ponton*, 2011, Éditions Persée  
*Meurtres à Port la Lagune*, 2012, Éditions Persée  
*Peintures assassines*, 2013, Éditions Persée  
*Meurtres artistiques à Metz*, 2015, Éditions Persée  
*Tableaux mortifères*, 2017, Éditions Persée  
*Fantaisies meurtrières*, 2019, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persée.fr](http://www.editions-persée.fr)

## CHAPITRE 1

Elle n'avait d'yeux que pour lui ! Mais ne nous y trompons pas ! Ses oreilles lui étaient tout autant acquises : elle buvait littéralement ses paroles, elle les sirotait avec délice, et les tapait, avec une extrême rapidité, sur le clavier de son ordinateur portable ouvert devant elle. Ses doigts aux ongles courts, manucurés et teintés de rouge pivoine, se déplaçaient comme ceux d'un pianiste virtuose effleurant les touches avec délicatesse, et les abandonnant juste au moment où il sélectionnait déjà la touche suivante.

Elle avait l'impression, depuis peu, que le professeur de droit pénal ne faisait cours que pour elle. N'avait-elle pas remarqué, à maintes reprises, qu'il la regardait d'une manière soutenue, à croire qu'il cherchait à capter son attention et à obtenir son approbation ?

Et pourtant, ils étaient plus d'une centaine à se presser sur les gradins de l'amphi ! De jeunes étudiants comme elle, garçons et filles confondus, des gens un peu plus âgés, en reconversion professionnelle et, depuis quelques années, des auditeurs libres – seniors pour la plupart – désireux de reprendre un cursus universitaire, parfois amorcé une trentaine d'années auparavant, sans avoir les désagréments d'un contrôle continu et d'un examen à subir. Cette petite communauté mêlée avait un caractère très sympathique et

il n'était pas rare qu'un échange se déroule entre l'enseignant et un de ces étudiants plus âgés ayant quelque expérience en droit et désireux de faire partager son expérience de terrain.

Elle n'avait d'yeux que pour lui, certes, buvait ses paroles mais, de plus, elle ne pouvait nier que son cœur s'était mis à battre pour cet homme assis derrière son large bureau professoral, tapotant de temps à autre le micro qui avait des ratés intempestifs. Elle pensait qu'il devrait le signaler à l'administration sans retard : les cours passionnants qu'il dispensait se devaient de parvenir intacts aux oreilles des auditeurs !

Ses cheveux bruns rejetés en arrière, d'un geste de défi, à l'exception d'une mèche presque blanche, sans doute naturelle, son teint un peu pâle, ses traits émaciés, tout conférait à lui donner l'allure d'un romantique qui se serait perdu au XXI<sup>e</sup> siècle ! Une redingote, une lavallière et le tour serait joué !

Elle faisait une véritable fixation sur cette mèche décolorée et, chaque fois qu'elle avait cours de droit pénal, elle imaginait, avec impatience, sa forme et sa place dans cette chevelure qu'elle aimait déjà par-dessus tout. Parfois, un coup de peigne rageur, complété d'un trait de gel fixant, l'avait forcée à se discipliner, à prendre le pli de toutes les autres mèches libres et souples. Parfois, elle lui tombait presque dans l'œil, ayant sa vie propre, manifestant un mouvement de rébellion qu'il devait combattre sans relâche de sa main droite qui tentait de la repositionner, mais en vain ! Une fois même, elle eut l'impression qu'il l'avait teintée pour qu'elle jure moins avec le reste de son casque ondulé de cheveux. Ce jour-là, elle s'était sentie presque trahie !

L'homme qui provoquait chez elle ces réactions outrancières et pleinement assumées n'était autre que Vincent Lacour, le bien

nommé, fils d'Henri Lacour, fils lui-même de Félix Lacour, lequel avait dépoussiéré et simplifié l'écheveau inextricable du droit pénal, deux générations auparavant. Alors que Félix et Henri avaient enseigné, tout au long de leur carrière, à la faculté de droit de Nancy, Vincent enseignait, quant à lui, à la faculté de Metz, située sur l'île du Saulcy. Un bâtiment tout clair et tout moderne, accueillant, fonctionnel, qui n'avait rien à voir avec la faculté de Nancy, rue Carnot, où la lourde architecture à colonnes et les bois foncés et cirés inspiraient d'entrée une salutaire terreur à tous les étudiants ! Pas question de bavarder ou d'intervenir de manière désordonnée ! Un coup d'œil du maître à sa chaire suffisait à remettre de l'ordre dans tout cela !

Dans l'amphi du Saulcy, l'ambiance était davantage au partage, même si, de manière incontestable, Vincent Lacour était fort respecté. La généalogie qui était la sienne aurait fait taire la plus infime contestation. Nul besoin, d'ailleurs, de mettre en avant sa célèbre parenté ! Il avait réussi brillamment ses études, toujours major de promotion, et cela sans la moindre suffisance. Il se sentait bien à sa place et était dans les meilleures dispositions vis-à-vis de ses étudiants.

Il vivait encore, à plus de trente ans, chez ses parents, avenue de Nancy, à deux pas du jardin botanique où, à la belle saison, il allait préparer quelques cours, assis sur un banc, toujours le même, non loin de la serre tropicale qui le faisait s'évader en pensée quand le cas qu'il traitait lui semblait trop épineux et qu'il avait besoin de souffler un peu.

Au grand désespoir de ses parents, et de son grand-père Félix, aimable vieillard dont le regard égrillard, à plus de quatre-vingts ans, n'avait rien perdu de sa paillardise, Vincent menait une vie des plus calmes. Une aventure amoureuse avec une jeune fille

professeur d'anglais au lycée George de La Tour avait duré une petite année, mais la manière dont elle l'appelait « Sweetie » ou « Honey », avec un accent new-yorkais trop appuyé, l'avait amené à rompre cette relation. La jeune fille délaissée avait beaucoup pleuré, criant : « Why, but Why ? » Aucune réponse ne lui ayant été fournie, elle s'était décidée à demander sa mutation pour le Nord. Elle avait obtenu Maubeuges où elle avait fondé une belle famille avec un athlète, lanceur de poids reconnu au niveau régional. Il trouvait du dernier chic d'être appelé « Darling » ou « My heart » devant ses copains subjugués.

Ce jour-là, la mèche était bien fondue dans la chevelure. Le cours était passionnant, comme toujours, et l'atmosphère des plus calmes. Il était destiné à des étudiants de licence, qui subiraient leurs épreuves finales un mois plus tard. La jeune fille aurait parié qu'il lui adresserait un sourire avant la fin du cours. Elle s'était mise au second rang, un peu sur la gauche, pour qu'il ait à tourner la tête, ostensiblement, pour la voir. Il n'y avait plus que cinq minutes avant la fin de la séance. Elle sentait ses mains devenir moites sur le clavier et n'osait pas trop bouger la tête. Elle compta jusqu'à vingt et leva les yeux. Croisant le regard appuyé et confiant de son professeur, elle se dit que la partie était presque gagnée. Après tout, à vingt et un ans, elle pouvait fort bien avoir une aventure avec un homme de dix ans de plus qu'elle ! Personne n'y trouverait à redire et même si quelqu'un manifestait sa réprobation, elle s'en ficherait royalement !

À la fin du cours, l'enseignant prit deux minutes pour annoncer à son auditoire qu'une belle exposition de peintures se tenait alors au centre Pompidou, et ce pour deux mois encore. « Les arbres dans la peinture, ajouta-t-il, à travers différents siècles et divers courants artistiques : un régal ! »



Il eut la satisfaction de constater que nombre de ses étudiants étaient intéressés et avaient suspendu leurs gestes, déjà occupés à rassembler leurs affaires. Cela l'encouragea à préciser : « N'oubliez pas que les arbres sont nos amis, à nous humains, et qu'il faut les préserver et les aimer, à une époque où on les abat, où on les tue ! »

Quelques murmures d'assentiment lui firent chaud au cœur.

— Et puis, rappelez-vous que Louis IX, plus connu sous le nom de Saint Louis, rendait la justice sous un chêne !

Ces derniers mots se perdirent dans le brouhaha des sièges qui se levaient, des pochettes empoignées, des stylos tombés au sol. Il n'empêche que quelques étudiants se tournèrent vers l'enseignant à qui ils adressèrent un signe de connivence signifiant : « Bien vu ! »

En sortant du cours, Anna se sentit pousser des ailes. Elle amorça un petit pas de danse que ne manqua pas de surprendre Valérie, son amie de lycée, sa confidente.

— Dis donc, tout semble aller pour toi ! Si un regard du maître te met dans cet état, t'es perdue, tu sais !

— Ah, toi aussi, tu l'as remarqué ! se hâta d'enchaîner Anna.

Valérie prit le bras d'Anna et se mit sur la pointe des pieds pour lui glisser à l'oreille : « T'es mordue, hein, avoue-le ! » Et Anna de rétorquer, d'un ton faussement agacé : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu te fais un film, ou quoi ! »

Les deux étudiantes se dirigèrent vers le petit pont qui relie l'île du Saulcy au centre de la ville. L'une prit à droite, l'autre à gauche, non sans se retourner à trois reprises pour s'envoyer des baisers légers et ailés. Valérie habitait au Fort-Moselle, quartier

dont l'appellation évoquait fortement le riche passé militaire de la cité. Quant à Anna, elle résidait place de la Gare, en face de ce colossal édifice construit à l'époque de la première annexion allemande, en un style composite, le néo-roman rhénan dont elle aurait été bien incapable de donner une définition !

## CHAPITRE 2

Elle grimpa allègrement les larges marches en bois ciré et arriva à l'appartement. De fait, il s'agissait d'un magnifique duplex, dont elle occupait seule la partie supérieure à laquelle elle accédait par un escalier métallique en colimaçon de facture très moderne.

Il était dix-sept heures. Ses parents n'allaient pas tarder à rentrer du lycée Fabert, où ils enseignaient tous les deux l'histoire et la géographie en classe de terminale et en prépa. Quand elle évoquait le parcours de ses parents, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Ils avaient fréquenté la même école primaire dans le quartier du Pontiffroy, s'étaient retrouvés au lycée Robert Schuman dans la même classe de sixième, puis avaient obtenu, quelques années plus tard, leur baccalauréat littéraire avec mention bien. La faculté des lettres de Nancy les avait accueillis pour un brillant cursus universitaire. Tous deux avaient obtenu leur agrégation avec un rang fort honorable, à trois places d'écart. C'est Madame qui l'avait emporté sur Monsieur !

— Vous avez fait le remake du parcours, en philo, il y a quelques années, de Sartre et de Beauvoir, se plaisait à leur dire Anna.

Et elle ajoutait, malicieuse :

— Heureusement que vous êtes quand même mieux que lui, avec sa taie sur l'œil, et qu'elle avec son infâme et éternel turban sur la tête ! Si je ne me trompe, c'est Simone qui a coiffé Jean-Paul sur le poteau : elle a été première et lui second !

— Je crois que c'est le contraire, Anna !

— Allons, bon ! C'est quand même mieux qu'une fille de bonne noblesse passe devant un roturier à l'allure plutôt grossière !

— Mon Dieu, s'exclama sa mère ! Tu oublies que je suis prof d'histoire et que la révolution de 1789 est passée par là pour niveler les classes sociales ! Tu me fais presque honte !

— Mais tu sais bien que j'ai un fond de féminisme qui ne demande qu'à se développer !

Cette fois-ci encore, sa mère la gourmandait gentiment, disant que les jeunes ne respectaient plus rien, alors que son père levait les bras au ciel dans un geste d'impuissance !

Anna aimait leur intérieur, fait de bric et de broc, comme elle se plaisait à le dire. Ses parents n'avaient jamais quitté Metz. Bien sûr, ils connaissaient Nancy où ils avaient fait leurs études, et le Luxembourg où ils avaient un cousin des plus originaux, un artiste, du côté d'Echternach.

Et pourtant, leur appartement donne l'impression d'être occupé par des baroudeurs accomplis : une pirogue tahitienne effilée sur un rebord de fenêtre, une large pièce de batik sur un canapé, une lanterne asiatique diffusant une lumière apaisante, des reproductions artisanales, des pyramides de Giseh en matériau composite, des fac-similés de belle facture d'amphores grecques offrant aux profanes quelques scènes des douze travaux d'Hercule, et un tas de babioles dont chacune possède une histoire originale connue d'eux seuls. Autant d'articles chinés ou achetés dans des salles de ventes de la région.

Cette manière de « voyager » enchantait ses parents, lesquels étaient incollables sur les civilisations représentées par chacun de ces objets. Mais organiser un séjour en Bourgogne ou dans les Alpes les terrifiait ! Ils étaient vissés à leur bonne ville de Metz qui leur offrait tout ce qu'ils souhaitaient dans la vie : une taille moyenne, une très riche histoire remontant à plus de deux mille ans, une superbe rivière, la Moselle, aménagée avec goût, et un essor vers un avenir prestigieux avec le quartier du centre Pompidou et tout ce qui se construisait aux alentours.

— Hors cela, pas de salut ! se plaisaient-ils à marteler en pouffant de rire.

Ils avaient, bien entendu, laissé libre choix à leur fille unique pour ses études supérieures. Elle avait obtenu son baccalauréat littéraire au lycée Georges de La Tour, avec une jolie mention très bien qui l'avait comblée.

— Je voudrais faire des études où il y a du texte, des mots et du public ou des lecteurs. Mais prof, alors ça non, avait-elle tempêté contre son père qui lui avait suggéré une solide carrière de fonctionnaire dans l'Éducation Nationale.

Elle balançait entre le journalisme et le droit qui l'amènerait à la carrière d'avocate.

Ses parents croisaient les doigts pour son second choix, car le premier l'aurait, inévitablement, propulsée à Strasbourg ou à Lille, voire à Paris. Or ils souhaitaient garder leur fille près d'eux.

Elle avait joué avec leurs nerfs pendant deux longues semaines, les observant du coin de l'œil lorsque, lisant le Figaro et la colonne de l'ours avec gourmandise, elle disait qu'elle verrait bien son nom figurer dans cette rubrique qui présente tous les patronymes des collaborateurs des quotidiens.

Et, un jour, elle leur avait asséné, tout de go :

— Voilà, je ne veux pas vous faire marcher trop longtemps !

Prenant un air doctoral et adoptant une voix solennelle digne d'un prétoire, elle leur annonça que sa décision était prise, irrévocable, et qu'elle la rendrait follement heureuse, elle le pressentait.

— Ce sera le droit et rien d'autre !

Ses parents échangèrent un sourire complice : ainsi elle resterait à Metz et continuerait à les combler par sa seule présence : humeur agréable et optimisme garantis pour quelques années encore !

C'est qu'Anna était une bonne nature. Jeune fille sérieuse, intelligente, travailleuse, elle n'avait donné que des satisfactions à ses parents. De temps à autre, elle était capable de fantaisie, mais elle rentrait toujours dans le rang quand il le fallait.

Sa mère avait constamment à l'esprit le jour où, pour marquer ses seize ans, Anna lui avait chipé un jean et un ample tee-shirt décoré de trois cornets de glace à la fraise et s'était rendue, ainsi vêtue, au lycée : elle était alors en classe de seconde. Le soir, elle avait joliment replié ces deux pièces de vêtement et, à l'instar d'une vestale, elle les avait présentées avec vénération à sa mère, la remerciant et ajoutant que, pendant toute cette journée, elle avait vécu dans l'odeur de son parfum et dans le souvenir de sa peau.

— Mais, quand même, je me sentais un peu déguisée, avait-elle ajouté en guise de conclusion. Car ces cornets de glace à la fraise, c'est un peu trop « has been », ringard quoi, tu ne trouves pas ?

La jeune fille avait une jolie silhouette élancée, un visage aux traits réguliers, un petit nez mutin, des yeux noisette légèrement en amande et une chevelure châtain qu'elle portait longue et avait du mal à discipliner. Elle tirait ses cheveux dans des barrettes, se

faisait des chignons allant du strict modèle de danseuse au bas de la nuque, tout recroquevillé, à une sorte de choucroute placée très en hauteur, d'où des cheveux follets s'échappaient comme d'une corne d'abondance. Quand elle voulait vraiment leur montrer qui commandait, elle les emprisonnait dans une solide natte très serrée, qui brinquebalait sur son dos, comme si elle était dotée d'une vie indépendante.

Ses deux premières années de licence s'étaient déroulées comme dans un rêve. Elle n'avait eu aucun mal à suivre les enseignements dispensés et avait toujours été volontaire pour les travaux pratiques et les exposés oraux.

Valérie était sa meilleure amie et elles formaient un binôme très efficace. En période d'examen, elles révisaient ensemble chez l'une ou chez l'autre. Pas tout à fait, à vrai dire : plutôt chez Anna car Valérie avait deux frères d'une quinzaine d'années qui adoraient les importuner quand elles étaient au faite de leur concentration.

— Ma parole, disait l'un, on croirait deux papesses !

— À travailler comme ça, vous allez devenir bonnes sœurs, lançait l'autre !

Et ils ricanaient bêtement, leurs visages couverts d'acné rougissant en plaques disgracieuses.

Et il est indéniable qu'elles ne pensaient pas aux garçons ! Anna avait de nombreux soupirants, était aimable, mais ne leur autorisait aucune privauté. Elle souhaitait terminer ses études avant d'envisager une relation durable. Cela ne lui coûtait guère, d'ailleurs, vu qu'elle adorait les études de droit. Quant à Valérie, elle semblait un peu en retrait par rapport à Anna : plus petite, un peu gauche, une silhouette menacée par un léger embonpoint, elle avait un visage rond, des joues pleines, des yeux bleu ciel d'une